

L'Édition des prix de l'AMECQ

2017



Conseil d'administration

Président :

François Beaudreau, *L'annonceur*,
Pierreville

Secrétaire :

Yvan Noé Girouard, directeur général

Abitibi-Témiscamingue/Outaouais :

Joël Deschênes, *L'Écho de Cantley*,
Cantley

Capitale-Nationale/Saguenay-Lac-

Saint-Jean/Mauricie : Richard Amiot,
Droit de parole, Québec

Montréal/Laval/Laurentides/Lanaudière :

Vincent Di Candido,
Échos Montréal, Montréal

Chaudière-Appalaches :

Raynald Laflamme,
L'Écho de Saint-François,
Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud

Estrie/Centre-du-Québec/Montérégie :

Annie Forest,
Entrée Libre, Sherbrooke

Bas-Saint-Laurent/Gaspésie/

Côte-Nord : Julie Tardif,
Le Pierre-Brillant, Val-Brillant

Photo à la une : Avant : Kristina Jensen,
présidente sortante (*L'Écho de Cantley*),
Nicolas Humbert (*Journal Mobiles*) et
François Beaudreau, nouveau président
de l'AMECQ (*L'annonceur*).

Arrière : Nelson Dion et Françoise
Pelletier (*Journal Mobiles*).

Crédit photo : Ana Jankovic

Rédacteur en chef : Yvan Noé Girouard

Conception graphique : Ana Jankovic

Révisseur : Delphine Naum

AMECQ

86, boulevard des Entreprises, bureau 206

Boisbriand (Québec) J7G 2T3

Tél. : 514 383-8533

1-800-867-8533

medias@amecq.ca

www.amecq.ca

*L'Association des médias écrits
communautaires du Québec reçoit
le soutien du ministère de la Culture,
des Communications du Québec.*

Culture

et Communications

Québec



SOMMAIRE

MÉDIA ÉCRIT COMMUNAUTAIRE DE L'ANNÉE

Journal Mobiles 3

PRIX RAYMOND-GAGNON

Normand Gagnon 4

MEILLEURE NOUVELLE

Marjolaine Jolicoeur 5

MEILLEUR REPORTAGE

Alexandra Guellil 7

MEILLEURE ENTREVUE

Marjolaine Jolicoeur 10

MEILLEURE OPINION

Marie-Michèle Genest 13

MEILLEURE CHRONIQUE

Antoine-Michel LeDoux 15

MEILLEURE CRITIQUE

Lyne Boulet 17

MEILLEURE CONCEPTION GRAPHIQUE - MAGAZINE

Élodie Borel 19

MEILLEURE CONCEPTION GRAPHIQUE - TABLOÏD

Martin Rinfert 19

MEILLEURE PHOTOGRAPHIE DE PRESSE

Mario Alberto Reyes Zamora 20

LA LISTE DES GAGNANTS DES PRIX DE L'AMECQ 2017 21

LA REMISE DES PRIX 2017 EN IMAGES 23



Une force communautaire!

Mobiles remporte les honneurs aux prix de l'AMECQ

Gabrielle Brassard-Lecours, *Journal Mobiles*, Saint-Hyacinthe



Photo : Pierre Turbis

Françoise Pelletier, collaboratrice, Nelson Dion, directeur et Nicolas Humbert, président.

Le 29 avril dernier à Orford, *Mobiles* a remporté cinq prix lors de la remise des prix de l'Association des médias écrits communautaires du Québec (AMECQ), à commencer par celui de média écrit communautaire de l'année.

Cette belle réussite remplit de fierté tous les artisans de *Mobiles*, et vient récompenser leurs efforts constants pour produire un journal de haute qualité. « Je pense qu'on a un bon bassin de collaborateurs, dont plusieurs professionnels et des bénévoles talentueux et engagés. Nous investissons pour obtenir de bons articles, et c'est ce qui fait la différence dans le contenu », explique Nelson Dion, directeur de *Mobiles*.

Il croit également que *Mobiles* se démarque par sa recherche de sujets originaux. « Comme nous ne sommes pas un journal quotidien, nous pouvons aller au-delà de la nouvelle et aborder des sujets de fond qui parlent à la communauté. Nous prenons le temps de nous poser des questions. C'est comme ça que *Mobiles* remplit vraiment sa mission de média communautaire », affirme le directeur.

Publié une fois par mois et imprimé à 31 500 exemplaires, *Mobiles* couvre toute la région maskoutaine et est distribué gratuitement dans les boîtes aux lettres et dans un réseau de présentoirs. Fondé en 2010, l'organisme à but non lucratif est installé au centre-ville de Saint-Hyacinthe où il a vu le jour. Plus d'une vingtaine de bénévoles et collaborateurs, pigistes contribuent à produire le journal. Anne-Marie Aubin, David-Alexandre Grisé, Caroline Laplante et Josiane Roulez composent le comité de rédaction.

Des journalistes primés

Les journalistes de *Mobiles* se sont aussi distingués. Audrey Neveu a remporté le 2^e prix dans la catégorie Reportage pour son article « L'AFMR : des outils et des ressources pour les pères monoparentaux ». Paul-Henri Frenière est reparti avec le 2^e prix dans la catégorie Opinion pour son billet intitulé « 623 \$ par mois, c'est trop ! », et Josiane Roulez s'est vu décerner le 2^e prix dans la catégorie Entrevue pour son texte « Les Trésors du futur : transmettre la passion de la lecture ». Anne-Marie Aubin était également en nomination dans la catégorie Critique.

Le designer graphique du journal, Martin Rinfret, n'a pas été en reste, puisqu'il est reparti avec le 1^{er} prix dans la catégorie Conception graphique — Format tabloïd. L'édition primée, celle de décembre 2016, affichait en première page une photo prise par Patrick Roger.

Un média proche des gens

Pour Yvan Noé Girouard, directeur général de l'AMECQ, *Mobiles* mérite amplement les honneurs de l'édition 2017 de la remise de prix. « *Mobiles* est un journal vraiment pertinent, dont les sujets sont proches et résonnent dans la communauté à laquelle il s'adresse. J'admire beaucoup le fonctionnement de ce journal local », confie le directeur.

Nelson Dion s'accorde aussi à dire que *Mobiles* est proche de son lectorat. « Il y a des gens qui m'appellent au bureau pour me dire qu'ils apprécient le journal. Je suis toujours agréablement surpris qu'ils prennent la peine de le faire », souligne le directeur du média.

Ces témoignages de reconnaissance font en effet bien plaisir, car l'équipe de *Mobiles* ne ménage pas sa peine pour offrir aux Maskoutains un point de vue utile et différent sur l'actualité locale. ►

Normand Gagnon
Autour de l'île,
Île d'Orléans

PRIX RAYMOND-GAGNON,
BÉNÉVOLE DE L'ANNÉE



Normand Gagnon remporte le prix Raymond-Gagnon

La contribution de Normand Gagnon d'*Autour de l'île* a fait une différence positive dans la vie de sa communauté. Ce chroniqueur dévoué fait de grands efforts pour la recherche de son travail, de fournir une analyse réfléchie et de générer des discussions respectueuses. Sa participation à divers comités complète ses contributions régulières, ce qui en fait un membre indispensable de l'équipe et une source d'inspiration pour tous.

Normand est devenu un visage indissociable du journal *Autour de l'île*. Chaque mois, il trouve l'inspiration d'une chronique. Il est un vulgarisateur émérite dans tous ses reportages. Il maintient l'équilibre entre la rigueur scientifique et sa passion érudite des arts, qu'il partage avec les lecteurs, à travers ses critiques de concerts et d'expositions. Sa force tranquille pourrait nous faire croire que ses écrits se réalisent sans effort, mais son cahier de recherches le trahit. Chaque prise de position, chaque affirmation et chaque analyse sont avisées et étayées par une maîtrise du sujet qui ne s'acquiert qu'après d'incalculables heures de recherches.

Au-delà de ses articles, Normand façonne le journal du présent, mais surtout le futur journal. Il a une vision très claire du rôle et de la fonction essentielle d'un média communautaire. En plus de participer activement à toutes les rencontres du comité de rédaction, Normand fait partie du comité sur la gouvernance chargé d'analyser le mode de fonctionnement du journal. Il y fait preuve de la même diligence et de la même rigueur intellectuelle. Imprégné de valeurs communautaires, il analyse, questionne, propose des idées et pousse ses collègues à faire mieux, mais surtout à vouloir mieux. ►

Marjolaine Jolicoeur,
L'Horizon,
Trois-Pistoles,
novembre 2016

Pour une valorisation des terres agricoles

Une soixantaine de représentants de l'industrie agroalimentaire du Bas-Saint-Laurent se sont réunis, début novembre à Trois-Pistoles, lors d'un événement en lien avec la valorisation des terres agricoles dévalorisées. On y a lancé une trousse à outils pour remédier à la problématique des terres dont les activités agricoles ont cessé pendant un certain temps et qu'on nomme parfois « terres en friche ».

Dans tout le Bas-Saint-Laurent, près de 8 000 hectares de terres agricoles sont considérés comme à l'abandon et 80 % d'entre elles présentent un potentiel de remise en production.

La MRC des Basques a été particulièrement proactive dans l'identification des zones agricoles dévalorisées, explique le préfet Bertin Denis : « Nous sommes une des premières MRC à s'être intéressée à ces terres abandonnées et à en avoir fait le recensement. La trousse dénombre près de 1 400 hectares de terres dévitalisées, mais ce constat date de 2013. Depuis, on remarque une reprise de la production et un entretien minimal de 300 à 400 hectares de terres sur notre territoire. »

La Route des couleurs, issue d'un projet sur la multifonctionnalité de l'agriculture, a permis la remise en culture d'une cinquantaine d'hectares. Plantes, arbustes et fleurs ont été introduits le long de routes passantes, ce qui a ainsi à préserver le patrimoine agricole des Basques.

Cultures émergentes

Pour Giovanni Lebel, agent de développement agricole pour la MRC des Basques, plusieurs cultures pourraient faire revivre ces terres dévalorisées : « Il y a un potentiel très intéressant des cultures émergentes comme l'avoine nue sans gluten, le chanvre ou le sarrasin. En plus, elles pourront être certifiées biologiques très rapidement, puisque les terres n'ont pas été cultivées avec des produits chimiques depuis plusieurs années. »



Le texte est bien condensé. Même si l'article est relativement court, on y trouve beaucoup d'informations. Le style journalistique est respecté : précis, neutre, intègre et informatif. Cette nouvelle est très bien construite.

MEILLEURE NOUVELLE

Le marché des grains exempts de gluten et biologiques est en plein essor dans le Bas-Saint-Laurent, mais aussi en Gaspésie. Ces cultures, adaptées à notre climat nordique, servent autant dans l'alimentation humaine que dans l'alimentation animale. Elles peuvent être intégrées au démarrage de petites entreprises ou à la diversification de celles déjà existantes.

Dans Les Basques, on retrouve des producteurs de sarrasin (ou blé noir) à Saint-Simon, à Saint-Jean-de-Dieu et à Notre-Dame-des-Neiges.

Des fruits et des légumes

D'autres cultures peuvent redonner vie à des terres agricoles abandonnées. Puisque la demande pour des légumes biologiques frais produits localement est de plus en plus grande, le maraîchage diversifié s'avère une

option intéressante, tout comme la culture de petits fruits émergents tels l'argousier, le casis, le sureau ou la camerise.

« Nous avons mis en place un système où sont identifiés les propriétaires des terres dévalorisées. Si quelqu'un veut acheter ou louer ce type de terres, on lui offre toute l'information nécessaire », explique Giovanni Lebel, qui reçoit, à son bureau de la MRC, nombre de jeunes arrivants à la recherche de terres disponibles pour se lancer en agriculture.

Pour consulter la Trousse à outils pour la remise en culture des terres dévalorisées: tcbbsl.org/documents/divers/#mapaq►

MEMBRES DU JURY 2017



(DE GAUCHE À DROITE)

Sophie Bertrand
Photographe

Sylvain Casavant
Directeur général, TVRS

Éric Clément
Journaliste, *La Presse*

Jonathan Custeau
Journaliste, *La Tribune*

Simon Forgues
Agent de communications, L'ARC du Canada

Amélie Gamache
Responsable de l'information, CIBL 101,5

Danielle Lajeunesse
Rédactrice en chef, *Le Lien*

Daniel Samson-Legault
Enseignant, Université Laval

Véronique Togneri
Chef de production, *La Liberté*

Alexandra Guellil,
L'Itinéraire,
Montréal, le 15 août 2016



Ce reportage traite d'un sujet à la fois délicat et méconnu. Réunies autour d'une des tables d'un organisme montréalais d'aide en santé mentale, quatre personnes se présentent chacune à leur tour. Bien que différentes, un élément les rassemble : elles entendent des voix.

Ce texte bien écrit apporte suffisamment d'information pour intéresser quiconque veut en apprendre davantage sur la schizophrénie. Voir les visages de ces gens et lire leurs témoignages nous fait prendre conscience que cela pourrait tout aussi bien arriver à une personne de notre entourage.

Entendre des voix : En parler, comprendre et s'outiller

Autour d'une des tables du Centre d'activités pour le maintien de l'équilibre émotionnel (CAMÉÉ), un organisme montréalais d'aide pour les personnes ayant un problème de santé mentale, Mario-François, Richard, Lucie et Johanne se présentent chacun leur tour. Bien que différents, leurs vécus sont autant parsemés de moments positifs que négatifs. Un élément les rassemble : ils entendent tous des voix.

Âgé de 26 ans, Mario-François a commencé à entendre des voix à sa majorité : « Ce sont les voix du Bon Dieu et du Diable que j'entends. Ça commence par l'anxiété avec le Diable qui dit des vacheries. Puis, au moment de mes médicaments, c'est comme si le Bon Dieu me parlait, me rassurait, c'est comme apaisant. » Sous médication depuis l'adolescence, Mario-François joue beaucoup aux jeux vidéo et s'implique de plus en plus au CAMÉÉ. « Des fois, les voix m'empêchent d'aller dans des endroits où il y a du monde, ajoute-t-il. C'est la peur de les entendre qui fait que je n'y vais pas. C'est pour cela que l'on dit que les schizophrènes ont de la misère à participer à des événements. » Après avoir précisé qu'il a été diagnostiqué à 14 ans, Mario-François demande de suspendre l'entrevue, le temps de sortir prendre l'air.

À ses côtés Richard, son aîné de presque 25 ans, a été diagnostiqué schizophrène paranoïde et schizoaffectif en 2002, après avoir passé une année complète dans la forêt. « Quand les policiers ont su que j'étais là, puisque je n'avais pas demandé la permission, ils m'ont amené à l'hôpital. » Lui aussi dit entendre la voix du Bon Dieu et celle du Diable, l'une le rassure et le reconforte, l'autre l'effraie. « Avec la médication, je n'entendais plus de voix. Quand c'était le Diable, ça ne me dérangeait pas, mais celle du Bon Dieu, j'y tenais. Quand je ne l'entendais plus, je pensais qu'il m'avait abandonné, qu'il m'en voulait. »

Lucie ajoute qu'elle a été diagnostiquée schizophrène il y a trois ans sans réussir à se souvenir de son premier diagnostic, qui semble se



Photos : Alexandra Guellil

situer autour d'une dépression : « Je faisais tout ce que les voix me demandaient. Me jeter en bas du deuxième étage, prendre beaucoup de médicaments pour dormir. On m'a hospitalisée un mois pour me faire un nettoyage, mais j'ai dû en reprendre [des médicaments] parce que j'entendais des voix. » Surmédicamentée, Lucie a eu des problèmes d'équilibre; elle semblait « gelée » et n'était plus fonctionnelle. « Dans la rue, t'aurais juré que j'étais saoulé tellement je ne marchais pas droit. J'aurais pu crever! J'ai été serveuse 35 ans et j'ai dû arrêter. Ces affaires-là, ça décrisse une vie. Excusez-moi du mot, mais c'est vrai ! »

Pour Johanne, c'est la dépression qui a été l'élément déclencheur. « Mes enfants m'ont été retirés par la DPJ. Ils disaient que j'étais devenue dangereuse pour eux, j'entendais des voix qui me demandaient de me suicider, de tuer mes enfants. Eux ne m'aimaient plus, m'en voulaient beaucoup. J'ai braillé et j'ai rejoint le groupe des entendeurs de voix. » À ses côtés, Lucie hoche la tête. « Comme moi, assure-t-elle. C'est pour cela que j'ai envoyé mes enfants chez ma sœur... Et j'ai bien fait ! »

Tabou

Phénomène tabou depuis longtemps dans la société, le fait d'entendre des voix est souvent perçu comme un signe de folie et de perte de contact avec la réalité. Cette stigmatisation a souvent pour conséquence première de provoquer le repli et l'isolement des personnes concernées. Ces dernières peuvent vivre cette expérience de différentes façons: les voix peuvent sembler provenir de l'extérieur, sans avoir de source physique, être entendues dans les oreilles, dans la tête ou dans la pensée,

mais aussi sembler provenir d'une autre partie du corps ou d'un objet extérieur.

Quelle qu'en soit l'origine, les voix ne proviennent pas consciemment des personnes, elles leur sont imposées. Il est donc difficile pour elles de prévoir ce que les voix leur diront ou leur demanderont de faire. « [C'est] un peu comme une chanson que tu peux avoir dans la tête et que tu n'arrives pas à chasser. Certaines d'entre elles [les voix] donnent une injonction, d'autres posent des questions. Quand il s'agit de voix qui nous veulent du mal, il existe différentes techniques pour les éviter ou les contrôler », explique Nicolas Ouellet, coordonnateur de l'organisme. Semblables aux sensations éprouvées lors d'un rêve, les voix font douter de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas.

Qu'elles soient passives (faire un bouchon, se retirer, ignorer les voix), préventives (surveiller son alimentation, éviter l'alcool et les drogues), dissuasives (défier les voix, les congédier) ou actives (utiliser sa propre voix, se parler, s'occuper ou partager son expérience), les stratégies d'adaptation aux voix sont nombreuses.

Bien que ce soient entre 50 % et 80 % de ceux qui ont obtenu un diagnostic en santé mentale qui sont concernés par ce phénomène, entendre des voix ne s'applique pas uniquement à eux. Certaines études révèlent d'ailleurs que de nombreuses personnes ont déjà eu l'impression, à un moment ou à un autre, d'entendre leur nom suffisamment fort pour se sentir concernées avant de réaliser que personne ne les appelait. L'impression d'avoir entendu des voix devient alors sensorielle et peut être accentuée par des événements difficiles comme la perte d'un proche, la solitude, les agressions sexuelles, un divorce ou tout autre traumatisme.

Partager un savoir

C'est au psychiatre et chercheur Marius Romme et à la journaliste Sandra Escher que l'on doit les théories les plus novatrices sur le fait d'entendre des voix et sur les stratégies à déployer pour s'y adapter. En se référant aux théories du psychiatre Carl Gustav Jung, lui-même affecté par ces symptômes, ils décident de créer des groupes, appelés « les entendeurs de voix », présents aujourd'hui dans une vingtaine de pays, dont le Canada, la Norvège et la France.

Au Québec, l'initiative s'est développée au début des années 2000, notamment grâce à Myreille St-Onge, professeure et chercheuse à l'Université Laval. Le premier groupe d'entendeurs de voix a donc été créé dans la Capitale-Nationale avant d'arriver, en 2009, à Montréal. Le CAMÉE est le troisième groupe d'entendeurs de voix de la métropole.

Ces groupes ont pour vocation principale de faciliter l'échange et l'entraide entre les personnes qui entendent des voix, sans jugement ou nécessité de nommer la pathologie. Chaque personne apprend ainsi à s'adapter à ses voix en entamant une démarche de développement personnel. Certaines tiennent un journal quand d'autres s'adonnent à toutes sortes d'occupations allant du yoga à la méditation, en passant par les arts.

Soutien de l'entourage

Quand il a eu son diagnostic, Mario-François se souvient que le personnel médical pensait que son père « n'était pas une bonne personne » parce qu'il « racontait beaucoup de choses mauvaises sur lui sans s'en rendre compte ». Son père a dû se battre contre l'hôpital, puis contre la DPJ avant d'être écarté. « Aujourd'hui, on s'entend bien. Il comprend que j'entends des voix et me rassure, me dit qu'elles partiront », affirme-t-il. Quant aux amis, Mario-François assure en avoir beaucoup au foyer qui ont les mêmes symptômes que lui.

Richard estime, de son côté, que son diagnostic a été une réponse à ses agissements pour son entourage. « Mes symptômes se sont déclarés quand j'étais dans l'armée. Ils ne m'ont pas traité même s'ils

savaient que j'étais malade. Quand j'ai rencontré celle qui est aujourd'hui mon ex et avec qui j'ai eu deux enfants, ça me prenait mon joint avant de dormir. Avec elle, j'étais parano, je cachais des armes et des caméras partout », raconte-t-il avant de confier que, pour ses enfants, cela n'a sans doute pas dû être facile. « Ce n'est pas évident quand tu es petit de dire que ton père est schizophrène. Mon plus vieux avait 11 ans à l'époque, on a fait des tests parce qu'on avait peur que ce soit héréditaire. »

Quant à son père, il ne l'a jamais su parce qu'il est décédé bien avant qu'il soit diagnostiqué. « J'ai dû confronter ma mère pour qu'elle en parle à sa famille et qu'elle comprenne à quel point c'était important pour moi d'en parler parce que cela faisait partie de mon traitement et de ma façon à moi d'aller mieux. » Cela, au point où elle a fini par s'impliquer dans les associations aidant les personnes atteintes de troubles schizophrènes.

En confiant leur histoire personnelle, Mario-François, Richard, Lucie et Johanne ont éprouvé plusieurs sensations, entre un besoin de se confier et une certaine gêne liée à la peur du jugement et celle du rejet. Chose certaine, ils ont tous appris à vivre avec ces voix qu'ils entendent et tentent de s'outiller au mieux pour qu'elles ne prennent plus le contrôle de leur vie.►

Marjolaine Jolicoeur,
L'Horizon,
Trois-Pistoles,
décembre 2016



La journaliste nous fait part de son entrevue avec l'abbé André Desjardins de Rimouski, qui a entretenu une correspondance avec l'écrivaine Marguerite Yourcenar. La journaliste sait tenir le lecteur en haleine, et ce dernier ne demande pas mieux que d'en savoir davantage sur le comment et le pourquoi de cette relation privilégiée. Un texte admirablement bien écrit.

Pour ne pas oublier Marguerite Yourcenar

Bas-du-Fleuve, 1977 : André Desjardins, alors vicaire à Trois-Pistoles, téléphone à Marguerite Yourcenar, qui habite à Mount Desert Island, dans le Maine aux États-Unis. Ce sera le début d'une longue série d'entrevues téléphoniques, interrompue peu de temps avant la mort de l'écrivaine le 17 décembre 1987.

Lorsque j'ai contacté l'abbé Desjardins pour qu'il me livre ses souvenirs sur Marguerite Yourcenar, il a été assez surpris de ma démarche : « Mon Dieu, qui se souvient ou lit encore cette écrivaine? » m'a-t-il demandé. C'est une biographie de l'écrivaine où l'on citait très souvent des extraits de cette correspondance qui piqua ma curiosité pour ce natif de Rimouski. Car si l'abbé et l'écrivaine se parlaient souvent au téléphone, ils s'écrivaient aussi. Leur correspondance commença en 1963.

« Pendant mon appel téléphonique de Trois-Pistoles, elle s'est souvenue de cette première lettre écrite alors que j'étais étudiant », mentionne l'abbé Desjardins en vantant la mémoire assez extraordinaire de l'écrivaine ainsi que sa « culture prodigieuse ».

Se souvenir

Écrivaine, poète, historienne, critique littéraire, grande voyageuse, pacifiste et écologiste, Marguerite Yourcenar est née en 1903 d'une mère belge et d'un père français. En 1939, pour fuir la guerre, elle s'installe aux États-Unis avec sa compagne, la traductrice Grace Frick, avec qui elle vivra pendant près de 40 ans.

Première femme admise à l'Académie française - en 1980 -, sa candidature provoqua une vive polémique au sein de cette institution vieille de plus de 300 ans et pétrie de misogynie, tout comme le milieu littéraire. « Elle est trop laide. Rien de grand ne peut sortir de ce corps affreux », déclarait à l'époque l'écrivain Albert Cohen.

Cohen s'est royalement trompé : le livre le plus célèbre de Marguerite Yourcenar publié en 1951. *Mémoires d'Hadrien* a été traduit dans une quarantaine de langues. On le retrouve parmi les 100 meilleurs livres



L'abbé André Desjardins et Marguerite Yourcenar, en 1980 à Mount Desert Island.

de tous les temps, selon une liste élaborée, il y a quelques années, par 100 écrivains de partout dans le monde. L'écrivaine commença à le rédiger dès le milieu des années 1920, à la suite d'un séjour en Italie. Elle y raconte la vie d'un empereur romain du début de l'ère chrétienne qui, dans un long monologue, « donne audience à ses souvenirs ».

À Rimouski

« C'est par ce livre que j'ai découvert l'œuvre de Marguerite Yourcenar », me dit l'abbé Desjardins depuis son appartement de l'évêché de Rimouski, une demeure centenaire aux murs lambrissés de bois dont l'architecture extérieure ressemble presque à un château médiéval.

Ordonné prêtre en 1971 en Sardaigne, il a vécu près de dix ans en Italie, dont deux à Rome. Il a œuvré comme chancelier du diocèse, puis au tribunal ecclésiastique et comme aumônier des Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire. Fêré de littérature, l'abbé vit dans un appartement qui croule sous les livres. Les auteurs bien rangés par nationalité - russe, allemande ou anglaise - côtoient les photos de Léon Tolstoï, Thomas Mann, Virginia Woolf et de différents papes.

« Avec Marguerite Yourcenar, nous parlions parfois pendant des heures de poésie, d'Histoire. Nos conversations se déroulaient souvent tard le soir. Elle était d'une intense curiosité intellectuelle, lisait couramment le grec ancien et le latin. »

Parlaient-ils de religion, était-elle croyante? « Je pense qu'elle était agnostique. Elle avait un doute, mais un doute ouvert, elle croyait que tout était possible. Nous pouvions parler de tous

les courants spirituels et philosophiques, puisque j'ai enseigné pendant, près de dix ans, l'histoire comparée des religions au cégep de Rimouski. Elle respectait cependant les rituels catholiques de son enfance : elle m'a demandé de célébrer une messe à l'amour d'un prêtre rencontré lors d'un de ses voyages en Islande. Elle avait un grand intérêt pour le Christ, mais aussi pour le Bouddha. »

Pessimisme philosophique

Marguerite Yourcenar s'est beaucoup inspirée des traditions spirituelles de l'Inde et du Japon, pour lesquelles l'interdépendance des êtres vivants mène à la compassion pour la souffrance humaine et animale. Dans son roman historique *L'Œuvre au Noir*, le personnage de Zénon, médecin et philosophe alchimiste, déclare : « La viande, le sang, les entrailles, tout ce qui a palpité et vécu lui répugnaient à cette époque de son existence, car la bête meurt à douleur comme l'homme, et il lui déplaisait de digérer des agonies. »

Son souci environnemental, apparu dès les années 1950, est particulièrement perceptible dans sa correspondance et dans ses entrevues médiatiques. À maintes reprises, elle a exprimé son inquiétude et sa révolte face à « notre société de consommation et de destruction. »

La non-violence de Gandhi l'interpellait. Dans un entretien de 1980 reproduit dans *Les yeux ouverts*, elle affirme que « le livre qui a peut-être été relu, sinon le plus souvent, du moins avec le plus grand bénéfice, c'est l'autobiographie de Gandhi. »

Elle croyait à l'action citoyenne et à réveil des consciences, mais se sentait pessimiste quand elle constatait « combien la masse humaine a peu changé depuis des millénaires ».

L'abbé Desjardins confirme le pessimisme de l'écrivaine. Il se qualifie lui-même de grand pessimiste pour cette vie sur Terre. « S'il y a un philosophe que j'ai toujours aimé, dont je suis imbibé, que je considère comme un guide, c'est

MEILLEURE ENTREVUE

Schopenhauer », confie-t-il. Ce philosophe allemand (1788-1860), un maître du pessimisme fasciné par le bouddhisme et l'hindouisme, estimait que « la vie humaine est une perpétuelle douleur ».

Cette filiation philosophique est assez étonnante dans le cas d'un prêtre, d'un homme de foi qui croit cependant à l'espérance d'un monde meilleur, « mais pas pour ici, pour l'autre monde », précise-t-il en ajoutant qu'il y aura toujours la guerre et la violence, car l'humain a une faille, celle du « péché originel ».

Une fin de vie dramatique

Peu de temps après la mort de Grace Frick, en 1979, Marguerite Yourcenar s'est éprise de Jerry Wilson, un jeune photographe américain homosexuel avec qui elle entreprendra de longs voyages à travers le monde jusqu'à ce qu'il meurt du sida, en 1986, à l'âge de 36 ans.

En mai 1981, elle écrit à l'abbé Desjardins : « [...] mais il est vrai que les paysans du Maroc cet hiver, de la Hollande et de l'Angleterre l'autre automne dernier et de nouveau ce printemps ont compté pour moi plus que les problèmes de l'écriture et qu'ici même une bonne partie de mon temps passe à pétrir du pain avec Jerry Wilson ou à planter avec lui le jardin. »

Pour l'abbé Desjardins, cette relation s'est vite révélée toxique et destructrice : « C'était assez incompréhensible de sa part. Elle était complètement amoureuse de ce jeune homme, l'entretenait financièrement. Il buvait, se droguait, pouvait être violent. Sa passion pour lui l'aveuglait. » Dans une de leurs dernières conversations téléphoniques, l'écrivaine lui confie que Jerry Wilson souffre de tuberculose et de pneumonie, « La pauvre Marguerite se doutait bien que c'était le sida, mais elle ne voulait pas se l'avouer.

Je l'avais prévenue que son style de vie comportait certains dangers, mais elle préférait ignorer les avertissements. C'était une femme très autoritaire, ce n'était pas facile de lui faire entendre raison. Quand il est mort, elle était inconsolable. C'est vraiment une fin de vie terrible. »

Malgré le deuil et le grand âge, Marguerite Yourcenar projetait de retourner en Inde et d'aller au Népal pendant plusieurs mois. La mort l'a rattrapée avant. Sur sa plaque funéraire elle a fait inscrire cette citation de Zénon, tirée de *L'Œuvre au Noir*, son livre préféré : « Plaise à Celui qui Est peut-être de dilater le cœur humain à la mesure de toute la vie. » ►

Ne manquez pas la remise des prix de l'AMECQ 2018

à Sainte-Adèle

Le 28 avril 2018

Hôtel Mont Gabriel
1699, chemin du Mont-Gabriel
Sainte-Adèle (Québec)
J8B 1A5

S'inscrire
aux prix de l'AMECQ
est **GRATUIT**

Nous encourageons
tous nos membres
de participer
à cette édition
de 2018.

Marie-Michèle Genest,
La Quête,
Québec,
février 2016



Que ce soit pour aller au dépanneur ou au travail, les gens sont nombreux à utiliser la plus vieille méthode de déplacement : la marche. Pourtant, les usagers les plus vulnérables de la route doivent évoluer dans un monde dominé par la culture de l'automobile. « Chauffeur à pied » est un texte d'opinion sur la dure réalité des piétons dans la ville de Québec. Cet article est bien documenté. En effet, l'opinion de l'auteure s'appuie sur de nombreux faits et références. La narration est excellente. C'est crédible et persuasif, rythmé et clair.

Chauffeur à pied

Que ce soit pour acheter une simple pinte de lait au dépanneur ou pour se rendre au travail, les gens sont nombreux à utiliser la plus vieille méthode de déplacement qui soit : la marche. Pourtant, les usagers les plus vulnérables de la route doivent évoluer dans un monde dominé par la culture de l'automobile. Dur, dur d'être piéton à Québec !

J'envoie la main à Bruno Falardeau, qui m'attend de l'autre côté du boulevard Charest. Je regarde à gauche et puis à droite. Aucune voiture à l'horizon. Je traverse, sans attendre le feu pour les piétons. Je suis consciente d'être dans l'illégalité, mais je n'ai aucune envie d'attendre pour rien sur le coin de la rue. « Les feux engendrent une délinquance piétonne », me dit mon interlocuteur tout en me rassurant pour mon comportement fautif. Selon lui, le système qui régit la sécurité des piétons fait fausse route, parce qu'il est trop maternant et qu'il a été pensé par des gens qui ne l'utilisent même pas. « On a isolé le piéton du paysage urbain; on l'encage; il faut réhabituer les automobilistes à retrouver les piétons dans leur champ de vision », soutient-il. En sécurisant ainsi les piétons à outrance, les automobilistes en viennent à oublier certaines règles de conduite de base, comme vérifier leur angle mort lorsqu'ils tournent à droite pour détecter la présence de piétons. Et les piétons, quant à eux, sont tentés de flirter avec l'illégalité.

Traducteur de métier, mais aussi activiste pour le droit des piétons à temps plein, Bruno Falardeau n'a pas la langue dans sa poche lorsqu'il aborde la question du transport actif et collectif. Il a accepté de m'accompagner pour une petite visite pédestre et guidée de Saint-Sauveur, quartier où les infrastructures pour les piétons semblent désuètes et où ces derniers sont pourtant nombreux. Trottoirs étroits, craquelés, mal entretenus l'hiver et entrecoupés de marches d'entrée d'immeubles, ou de poteaux électriques : ce sont des obstacles bien réels pour les piétons qui les empruntent quotidiennement et un véritable calvaire pour les parents qui promènent leur bébé en poussette ou pour les personnes à mobilité réduite.

Tout au long du parcours, nous sommes confrontés à des temps d'attente élevés aux feux pour piétons, à des traverses piétonnes non respectées par les automobilistes et à des intersections extrêmement périlleuses à traverser. Tous ces obstacles se trouvent à proximité de parcs, d'écoles et de centres communautaires. « Les piétons ont développé un sentiment d'infériorité face aux automobilistes », croit Bruno Falardeau.



Photo : Marie-Michèle Genest

Et les automobilistes, ce n'est pas ce qui manque à Québec! En 2014, près de 570 000 voitures circulaient sur les routes de la Capitale-Nationale. « Je n'ai rien contre les automobilistes, je le suis à l'occasion, moi aussi », reconnaît Étienne Grandmont, directeur général chez Accès transports viables, un organisme qui promeut le transport actif et collectif à Québec. « Mais, il y a beaucoup trop d'automobiles au centre-ville, notamment parce que c'est là où se trouve la majorité des piétons ». D'ailleurs, selon la Société de l'assurance automobile du Québec (SAAQ), dans la province, on recense chaque jour une moyenne de huit accidents impliquant un piéton et un véhicule, accidents qui ont provoqué 52 décès en 2014.

Des modèles qui marchent ailleurs !

En France, les Toulousains ont la possibilité de déambuler à travers une cinquantaine de rues piétonnes. À Reykjavik, le feu pour piéton vire au vert aussitôt qu'il est actionné. En Suisse et en Belgique, les piétons ont la priorité dans les zones de rencontre où les voitures ne peuvent rouler à plus de 20 km/h. Dans les éco-quartiers allemands, les trottoirs brillent par leur absence, ce qui force ainsi les usagers de la route à cohabiter dans le respect mutuel. Il est parfois difficile, pour celui qui voyage, de revenir au Québec, où les automobilistes sont les rois incontestés de la route depuis les années 1960. Pour Bruno Falardeau, notre retard en matière de transport actif résulte d'un manque réel de courage politique de la part nos élus, qui veulent à tout prix satisfaire un électorat majoritairement composé d'automobilistes.

« Les pouvoirs publics ne font pas respecter la loi », affirme également Étienne Grandmont. Au contraire, les campagnes de sensibilisation pour la sécurité des piétons se soldent la plupart du temps par des contraventions données... aux piétons! « Un non-sens », juge Bruno Falardeau. « On punit les gens parce qu'ils marchent, c'est grave! » s'insurge-t-il.

Pas à pas

Alors que Vélo Québec défend les cyclistes depuis presque 50 ans, les piétons n'avaient toujours pas de porte-étendard pour faire valoir leurs droits à l'échelle nationale. Cela est désormais chose du passé, car Piétons Québec vient de faire son entrée dans le paysage du transport actif québécois. L'organisme aura donc son mot à dire lors de la prochaine commission parlementaire portant sur la révision du Code de la route. Souhaitons qu'un jour, pas à pas, la Ville de Québec se hisse parmi les villes du monde les plus agréables pour les piétons, et que ses zones « marchables » s'étendent au-delà du quartier Petit Champlain et de la rue Saint-Jean pendant la belle saison. Mais, pour l'instant, beaucoup de chemin reste encore à parcourir... à pied ! ►

Antoine-Michel LeDoux,
Le Sentier,
 Saint-Hippolyte,
 janvier 2016

Thomas Beauchamp, l'allumeur de réverbères de Saint-Exupéry ?

Est-il possible que Thomas Beauchamp, l'allumeur des lampadaires du pont Pashby au lac de l'Achigan dans les années 1940, ait inspiré le célèbre romancier français, Antoine de Saint-Exupéry ? Voilà ce qu'on peut supposer du séjour chez nous, en mars et avril 1942, de l'auteur du conte philosophique *Le Petit Prince*.

Dans son livre sur Saint-Exupéry, *Escales québécoises*², publié en 2000, l'historien joliettois Pierre Desjardins relève le séjour forcé de cinq semaines de cet auteur. Invité au Québec par son éditeur montréalais Bernard Valiquette pour donner des conférences, Saint-Exupéry connaît un problème de visa qui l'empêche alors de retourner en Europe. Pilote d'avion pour l'armée française, Saint-Exupéry vit cet exil temporaire avec beaucoup d'angoisse en ce début de Deuxième Guerre mondiale. Pour rendre son séjour plus agréable, son éditeur l'invite à séjourner quelques jours à la Fougeraie (devenue l'Auberge des Cèdres) au lac de l'Achigan, laquelle est propriété de son ami, Jean-Clovis Lallemand, riche industriel et mécène canadien. L'historien Pierre Desjardins relate aussi que Saint-Exupéry aime faire, de façon anonyme, de longues randonnées pédestres où il échange avec les gens qu'il rencontre. Ces randonnées et ces gens l'inspirent pour les sujets et les personnages de ses récits.

Thomas Beauchamp, l'allumeur de lampadaires du pont Pashby

À cette même époque, Thomas Beauchamp assure, matin et soir, une tâche peu commune : il allume et éteint les lampadaires sur le pont Pashby près de chez lui. À cette époque, les lampadaires sur un pont représentent la « grande modernisation » liée à une promesse du parti nationaliste de Duplessis alors au pouvoir : l'électrification des campagnes. Plusieurs chantiers sont mis en place pour bâtir des routes asphaltées et des ponts qui assurent l'accès aux marchés économiques des grandes villes aux agriculteurs et procurent de l'emploi à ceux qui ont voté du « bon bord³ » ! Dans les Laurentides comme ailleurs, les vieux ponts de bois sont reconstruits en béton et munis de lampadaires pour la sécurité des automobilistes, de plus en plus nombreux. Comme aucun système automatique n'existe pour les allumer, on donne à un résident, voisin du pont, la responsabilité d'allumer les lampadaires, soir et matin, en échange d'une rétribution. Les lampadaires s'allument grâce à un com-

Est-il possible que Thomas Beauchamp, l'allumeur des lampadaires du pont Pashby, au lac de l'Achigan, dans les années 40, ait inspiré le célèbre romancier français Antoine de Saint-Exupéry ? Voilà ce qu'on peut supposer du séjour à Saint-Hippolyte, en 1942, de l'auteur du conte philosophique *Le Petit Prince*. Cette chronique fascinante nous captive dès son amorce. La force de cet article réside réellement dans la recherche, qui permet d'asseoir les propos sur un fondement plus solide que de simples spéculations.



Thomas Beauchamp à 25 ans.



Thomas Beauchamp à 60 ans.



Le pont Pashby vers 1940. Derrière Davy Beauchamp un de ses quatre lampadaires.

mutateur situé vers le haut d'un poteau. Munis d'un long bâton se terminant par un crochet, les allumeurs se promènent ainsi d'un lampadaire à l'autre. Cette pratique durera jusque dans les années 1960⁴.

Les indices d'une rencontre probable

Monique Beauchamp, petite-fille de Thomas, nous raconte que son grand-père, Thomas Beauchamp exerçait plusieurs métiers pour subvenir aux besoins de sa famille : cultivateur, vendeur de glace, menuisier, boucher et propriétaire de dépanneur. Ainsi, des indices permettent de penser que c'est peut-être derrière le comptoir de son dépanneur que Thomas Beauchamp aurait accueilli Antoine de Saint-Exupéry au printemps 1942. Thomas, reconnu pour sa grande affabilité et pour sa facilité à échanger, parla peut-être à l'écrivain de sa responsabilité importante d'allumeur de lampadaires. Un deuxième indice nous est donné par la journaliste Delphine Lacroix, qui rapporte que « le conte *Le Petit Prince* était sûrement en gestation pendant le voyage au Québec, car c'est à son retour à New York, fin mai 1942, pour regagner l'Europe, que Saint-Exupéry en commence la rédaction⁵ ». Un troisième indice est la ressemblance possible entre la fidélité de Thomas Beauchamp à remplir sa tâche « d'allumeur de lampadaire » et le personnage de « l'allumeur de réverbères » du récit. Le personnage coloré qu'est Thomas Beauchamp semble plaire au petit prince et à son créateur, car Saint-Exupéry écrit : « Le petit prince le regarda et il aima cet allumeur qui était fidèle à la consigne. » Puis, il poursuit : « [...] celui-là serait méprisé par tous les autres [personnages du récit], par le roi, le vaniteux, le buveur, le businessman.

Cependant, c'est le seul qui ne me paraisse pas ridicule, parce qu'il s'occupe d'autre chose que de soi-même. [...] Celui-là est le seul dont j'eusse pu faire mon ami. »

¹ Fonds Bernard Valiquette.

² Pierre Desjardins, *Antoine de Saint-Exupéry : escales québécoises*, Montréal, 2000.

³ Enquête Salvas, 1957

⁴ Musée de la Maison Saint-Gabriel, Montréal <http://www.maisonsaint-gabriel.qc.ca/fr/musee/chr-10.php>

⁵ Delphine Lacroix, *Saint-Exupéry, pilote de guerre. L'engagement singulier de Saint-Exupéry*, Paris, Gallimard, 2013►

Lyne Boulet,
Le Sentier,
 Saint-Hippolyte,
 novembre 2016



Pour le titre de son article « Un merveilleux malheur », l'auteur s'inspire d'un livre du psychiatre Boris Cyrulnik sur le concept de la résilience. C'est de résilience dont il est question dans l'exposition du photojournaliste Frédéric Séguin, *Regards du Népal*, présentée à la bibliothèque de Saint-Hippolyte en novembre dernier. Une résilience qui se lit sur les visages de femmes, d'hommes et d'enfants népalais photographiés en 2015 alors qu'ils venaient de vivre un séisme de grande amplitude.

Exposition à la bibliothèque : Un merveilleux malheur

C'est de résilience dont il est question dans l'exposition *Regards du Népal*, du photojournaliste Frédéric Séguin. Ses photos seront présentées dans la salle multifonctionnelle de la bibliothèque de Saint-Hippolyte jusqu'au 30 novembre.

« Un merveilleux malheur » : c'est le titre-choc d'un livre du psychiatre Boris Cyrulnik. Il y développe le concept de résilience : « Le malheur n'est jamais pur, pas plus que le bonheur. Un mot permet d'organiser notre manière de comprendre le mystère de ceux qui s'en sont sortis. C'est celui de résilience, qui désigne la capacité à réussir, à vivre, à se développer en dépit de l'adversité. »

Refuser d'être une victime

L'exposition de Frédéric Séguin est composée de visages de femmes, d'hommes et d'enfants népalais photographiés en 2015 alors qu'ils venaient de vivre un séisme de grande amplitude. « Je me trouvais au Népal lors du tremblement de terre. La couverture médiatique de l'événement n'en rapportait que l'aspect négatif. J'ai souhaité montrer qu'il y avait aussi du positif, de la résilience et de l'espoir... Le rôle que je m'assigne est de capter l'âme à travers les regards et les sourires des peuples, plutôt que d'exposer des victimes. »

Des chercheurs affirment que la pire catastrophe ne peut créer un trauma dans l'esprit de celui qui survit que si la personne se sent victime. Tous les êtres humains photographiés par Frédéric Séguin fixent la caméra : aucun regard dérobé, pas de victimisation. Ce consentement est la clé de leur témoignage.

Au-delà du regard, le visage

Pour Frédéric Séguin, la résilience se lit dans les regards de tous ses modèles. Et tous ces yeux, rieurs ou fixes, pupilles rétrécies ou dila-

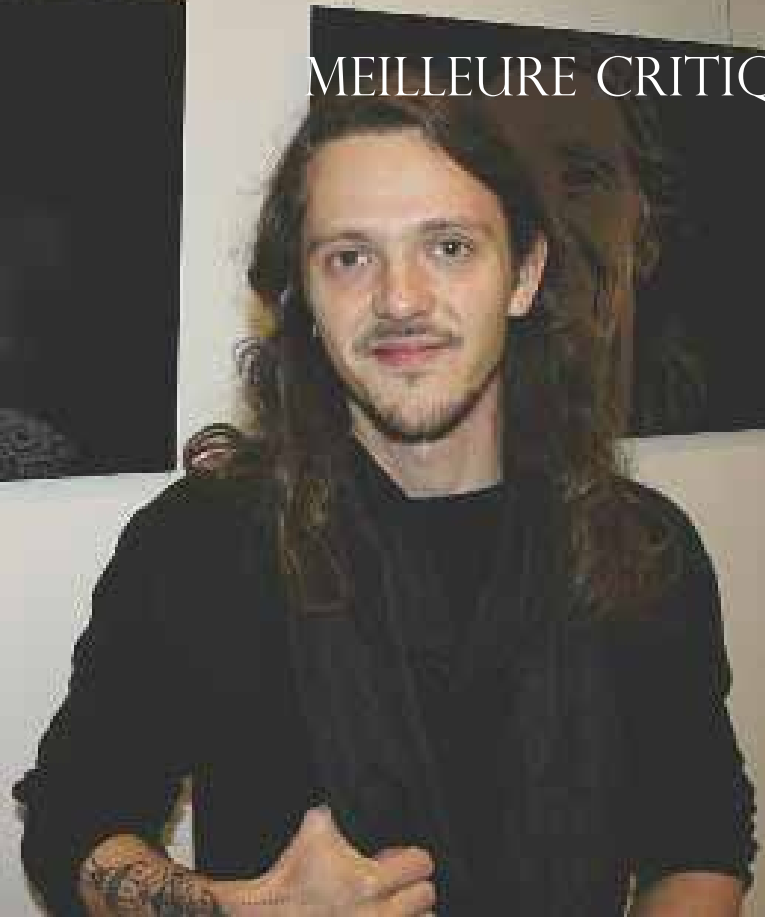


Photo : Bélanda Dufour

Frédéric Séguin

tées, sont sertis dans des visages qui, tout un chacun, racontent une histoire. Bouches entrouvertes et esquisses de sourire, mais aussi mâchoires contractées et lèvres farouchement serrées. Peaux parcheminées, prématurément vieilles par le vent, le froid, le soleil, mais aussi peaux lisses de la jeunesse. Les enfants sont ceux qui ont les visages les plus détendus, avec leurs yeux grands ouverts aux magnifiques prunelles noires. Certains signes distinctifs dévoilent la croyance religieuse des personnes photographiées. « Oui, commente Frédéric, je crois que la résilience est liée aux croyances religieuses. Les bouddhistes, les hindouistes croient au karma et à la réincarnation... »

Un regard scrutateur

Le photojournaliste a travaillé en 1.2 d'ouverture, en visant l'extrême clarté des gros plans des visages. Il a choisi d'imprimer des photos noir et blanc en grand format, sur aluminium brossé. Ce procédé insufflé une nouvelle dimension à l'image et donne un effet 3D. En se déplaçant devant les photos, on les voit sous des angles différents et de nouveaux détails nous apparaissent.

Un Hippolytois a écrit ce commentaire dans le livre des visiteurs : « Au-delà du drame, l'humain, dans son visage, souvent, transcende la tragédie. C'est d'abord l'esprit qui survit. Bravo à ce regard scrutateur. » Oui, merci Frédéric Séguin. Sans ton regard, nous ne découvririons pas les leurs. ►

MEILLEURES CONCEPTIONS GRAPHIQUES



MAGAZINE

Volume 44, no 3,
décembre 2016
Élodie Borel
La Voix Sépharade, Montréal

DÉCEMBRE 2016 & JANVIER 2017 - GRATUIT

LA PLACE QUI FINANCE !

APPROUVÉ À 100 %

BURELLEAUTO.COM - 450 771-1641

BIJOUTERIE Burelle

450 773-5933
3200, boul. Lefrançois
Gatineau, Québec
www.bijouterieburelle.com

Nous vous souhaitons de Joyeuses Fêtes remplies d'amour et de joie !

JOURNAL MOBILES

VOTRE JOURNAL CITOYEN - MÉDIA COMMUNAUTAIRE MASKOUTAIN

WWW.JOURNALMOBILES.COM

L'AFMR

Des ressources pour les pères monoparentaux

David Lussier et sa fille de trois ans, Anais.

PAGE 10

BILLET DE PH : VIVEMENT 2017 - PAGE 4
LES PASSIONNÉS : JOHANNE DUFRESNE, LA SAUVESSE D'ÉGLISE - PAGE 12
LOISIRS : ACTIVITÉS HIVERNALES AVEC SON CHIEN - PAGE 19

LE CHIC CATERING

MENU DES FÊTES À PARTIR DE 10 PERSONNES
POUR UNE SOIRÉE PARFAITE

CONTACTEZ-NOUS PAR TÉLÉPHONE
POUR NOS MÊS À L'UNITÉ

WWW.CHICTRAITEUR.COM - 2050, RUE ST-CHARLES, SAINT-HYACINTHE - TÉL. : 450 779-1297

TABLOÏD

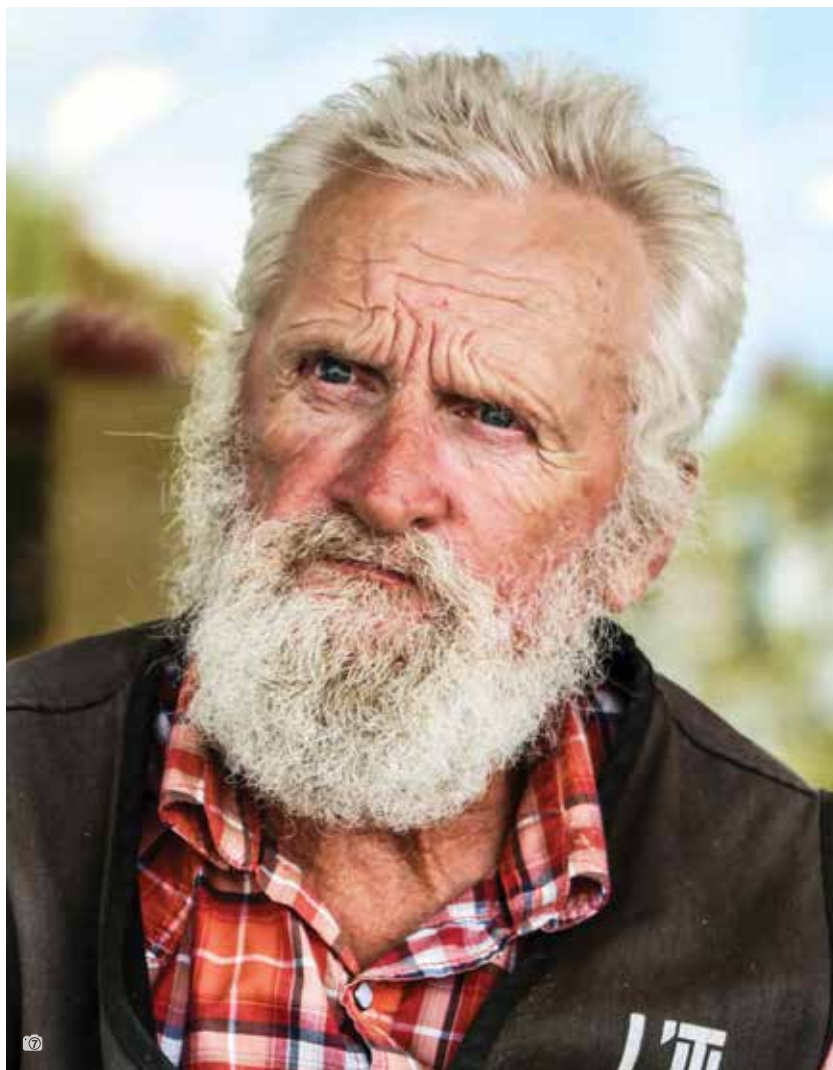
décembre 2016
Martin Rinfret
Journal Mobiles, Saint-Hyacinthe

MEILLEURE PHOTOGRAPHIE DE PRESSE

Mario Alberto Reyes Zamora,
L'Itinéraire,
Montréal



Martin Tremblay a écrit le texte « Ces photos que vous ne trouverez pas dans le calendrier », une série de commentaires sur des photos non sélectionnées pour la publication du calendrier 2017 de *L'Itinéraire*. Il nous présente une photo du camelot Michel Côté prise par Mario Alberto Reyes Zamora : « Mario a su utiliser le reflet d'une vitre, une faible profondeur de champ pour créer une ambiance bien particulière, écrit-il. Et sa mise au point sur les yeux est parfaite. Notre œil va constamment chercher dans le regard de Michel; il n'y a rien d'autre qui nous dérange. On voit la couleur de ses yeux, les plis au-dessus de son regard, et on sent tout le vécu de sa personne. »



« Photo de Michel Côté »

GAGNANTS DES PRIX DE L'AMECQ 2017

Nouvelle

1^{er} prix : « Pour une valorisation des terres agricoles », Marjolaine Jolicoeur, *L'Horizon*, Trois-Pistoles

2^e prix : « Quand les jeunes s'en mêlent », Guy Drouin, *Le Hublot*, L'Islet

3^e prix : « Un rêve réalisé », Kristina Jensen, *L'Écho de Cantley*, Cantley

Reportage

1^{er} prix : « Entendre des voix : En parler, comprendre et s'outiller », Alexandra Guellil, *L'Itinéraire*, Montréal

2^e prix : « L'AFMR : des outils et des ressources pour les pères monoparentaux », Audrey Neveu, *Journal Mobiles*, Saint-Hyacinthe

3^e prix : « Un quartier, deux visions », Francis Beaudry, *La Quête*, Québec

Entrevue

1^{er} prix : « Pour ne pas oublier Marguerite Yourcenar », Marjolaine Jolicoeur, *L'Horizon*, Trois-Pistoles

2^e prix : « Les Trésors du Futur : Transmettre la passion de la lecture », Josiane Roulez, *Journal Mobiles*, Saint-Hyacinthe

3^e prix : « À 70 ans, Michel Beaudoin vit d'aventures et de dopamine », Guillaume Rosier, *Le Trait d'union du Nord*, Fermont

Opinion

1^{er} prix : « Chauffeur à pied », Marie-Michèle Genest, *La Quête*, Québec

2^e prix : « 623 \$ par mois, c'est trop! », Paul-Henri Frenière, *Journal Mobiles*, Saint-Hyacinthe

3^e prix : « La faille et les faux remèdes », Christiane Dupont, *Journal des voisins.com*, Montréal

Chronique

1^{er} prix : « Thomas Beauchamp, l'allumeur de réverbères de Saint-Exupéry », Antoine-Michel LeDoux, *Le Sentier*, Saint-Hyacinthe

2^e prix : « : Chasse à la tourterelle triste : pour ou contre ? » Bernard Jolicoeur, *Le Trait d'union du Nord*, Fermont

3^e prix : « Les légumineuses », Catherine Bouffard, *Le Reflet du canton de Lingwick*, Lingwick

Critique

1^{er} prix : « Exposition à la bibliothèque : Un merveilleux malheur », Lyne Boulet, *Le Sentier*, Saint-Hippolyte

2^e prix : « King Dave de Podz : Malheureusement, c'est la réalité », Luc Deschênes, *L'Itinéraire*, Montréal

3^e prix : « Concert d'ouverture de la 33^e édition de musique de chambre à Sainte-Pétronille », Normand Gagnon, *Autour de l'île*, Île d'Orléans

GAGNANTS DES PRIX DE L'AMECQ 2017

Photographie de presse

1^{er} prix : « Photo de Michel Côté », Mario Alberto Reyes Zamora, *L'Itinéraire*, Montréal

2^e prix : « Quelle est la force de votre couple ? » Alexandrine Duclos, *La Quête*, Québec

3^e prix : « La 389 : renversante et bouleversante », Éric Cyr, *Le Trait d'union du Nord*, Fermont

Conception graphique Magazine

1^{er} prix : Vol. 44, no 3, décembre 2016, Élodie Borel, *LVS*, Montréal

2^e prix : Vol. 24, no 3, été 2016, Delphine Caubet et Juan Carlos Sanchez Lopez, *Reflét de Société*, Montréal

3^e prix : Vol. XXIII, no 9, 1^{er} mai 2016, Milton Fernandes, *L'Itinéraire*, Montréal

Conception graphique Tabloïd

1^{er} prix : décembre 2016, Martin Rinfret, *Journal Mobiles*, Saint-Hyacinthe

2^e prix : Vol. 34, no 17, 10 octobre 2016, Lyn-da Raîche, *Le Trait d'union du Nord*, Fermont

3^e prix : Vol. 23, no 8, Étienne-Janosik Desforges, *Échos Montréal*, Montréal

Média écrit communautaire de l'année

1^{er} prix : *Journal Mobiles*, Saint-Hyacinthe

2^e prix : *Le Trait d'union du Nord*, Fermont

3^e prix ex-aequo :
L'Itinéraire, Montréal
La Quête, Québec

Prix Raymond-Gagnon, bénévole de l'année 2017

Normand Gagnon,
Autour de l'île,
Île d'Orléans

Mentions d'honneur :

Vincent Di Candido,
Échos Montréal,
Montréal

Monique Gagnon Richard,
Tam Tam,
Matapédia

LA REMISE DES PRIX DE L'AMECQ 2017 EN IMAGES

Photos : Ana Jankovic



Les lauréats dans la catégorie «Nouvelle» (de gauche à droite) : Marjolaine Jolicoeur (L'Horizon, Trois-Pistoles), Raynald Laflamme pour Guy Drouin (Le Hublot, L'Islet) et Kristina Jensen (L'Écho de Cantley).



Les lauréats dans la catégorie «Reportage» (de gauche à droite) : José Panet-Raymond pour Alexandra Guellil (L'itinéraire, Montréal), Nelson Dion pour Audrey Neveu (Journal Mobiles, Saint-Hyacinthe) et Francine Chatigny pour Francis Beaudry (La Quête, Québec).



Les lauréats dans la catégorie «Entrevue» (de gauche à droite) : Marjolaine Jolicoeur (L'Horizon, Trois-Pistoles), Nelson Dion pour Josiane Roulez (Journal Mobiles, Saint-Hyacinthe) et Louise Vachon pour Guillaume Rosier (Le Traité d'union du Nord, Fermont).



Les lauréats dans la catégorie «Opinion» (de gauche à droite) : Francine Chatigny pour Marie-Michèle Genest (La Quête, Québec), Nelson Dion pour Paul-Henri Frenière (Journal Mobiles, Saint-Hyacinthe) et Christiane Dupont (Journaldesvoisins.com, Montréal).



Les lauréats dans la catégorie «Chronique» (de gauche à droite) : Michel Bois pour Antoine-Michel LeDoux (Le Sentier, Saint-Hippolyte), Louise Vachon pour Bernard Jolicoeur (Le Traité d'union du Nord, Fermont) et Catherine Bouffard (Le Reflet du canton de Lingwick).



Les lauréats dans la catégorie «Critique» (de gauche à droite) : Lyne Boulet (Le Sentier), José Panet-Raymond pour Luc Deschênes (L'itinéraire, Montréal) et Sylvain Delisle pour Normand Gagnon (Autour de l'île, Île d'Orléans).



Les lauréats dans la catégorie «Photographie de presse» (de gauche à droite) : José Panet-Raymond pour Mario Alberto Reyes Zamora (L'itinéraire, Montréal), Francine Chatigny pour Alexandrine Duclos (La Quête, Québec) et Louise Vachon pour Éric Cyr (Le Traité d'union du Nord, Fermont).



Les lauréats dans la catégorie «Conception graphique – Magazine» en compagnie de Mme Diane Cardinal (de gauche à droite) : Élodie Borel (LVS), Vincent Di Candido pour Delphine Caubet et Juan Carlos Sanchez Lopez (Reflet de Société, Montréal), et José Panet-Raymond pour Milton Fernandes (L'itinéraire, Montréal).



Les lauréats dans la catégorie «Conception graphique – Tabloïd» en compagnie de Mme Diane Cardinal (de gauche à droite) : Nelson Dion pour Martin Rinfret (Journal Mobiles, Saint-Hyacinthe), Louise Vachon pour Lynda Raïche (Le Traité d'union du Nord) et Mercedes Domingue pour Étienne-Janosik Desforges (Échos Montréal, Montréal).



De gauche à droite : Sylvain Delisle pour Normand Gagnon (Autour de l'île, Île d'Orléans), Diane Dufour pour Monique Gagnon Richard (Tâm Tâm, Matapédia) et Vincent Di Candido (Échos Montréal, Montréal).



Les grands gagnants de la soirée...



Sur la piste de danse.



**Centrale des syndicats
du Québec**

CSQ



CSN

**CONFÉDÉRATION
DES SYNDICATS
NATIONAUX**



**Caisse de dépôt et placement
du Québec**

klic
INFOSOLUTIONS